

Quel avenir pour le cinéma d'auteur en salles ? Savoir se réinventer

Charles-Henri Ramond

Number 301, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82419ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramond, C.-H. (2016). Quel avenir pour le cinéma d'auteur en salles ? Savoir se réinventer. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 44–46.



Source: Excentris

Quel avenir pour le cinéma d'auteur en salles ?

Savoir se réinventer

Dans la foulée de l'arrêt brutal d'Excentris, en novembre dernier, plusieurs ont fait part de leurs inquiétudes quant à la disparition de ces trois écrans du centre-ville de Montréal, sans que les institutions de financement du cinéma émettent le moindre commentaire rassurant. Symbolique à plus d'un titre, cette fermeture rend orphelins plusieurs distributeurs et, par ricochet, le cinéma documentaire et de répertoire local et international. Elle est aussi révélatrice d'un malaise profond touchant actuellement la distribution ainsi qu'une grande part de la profession.

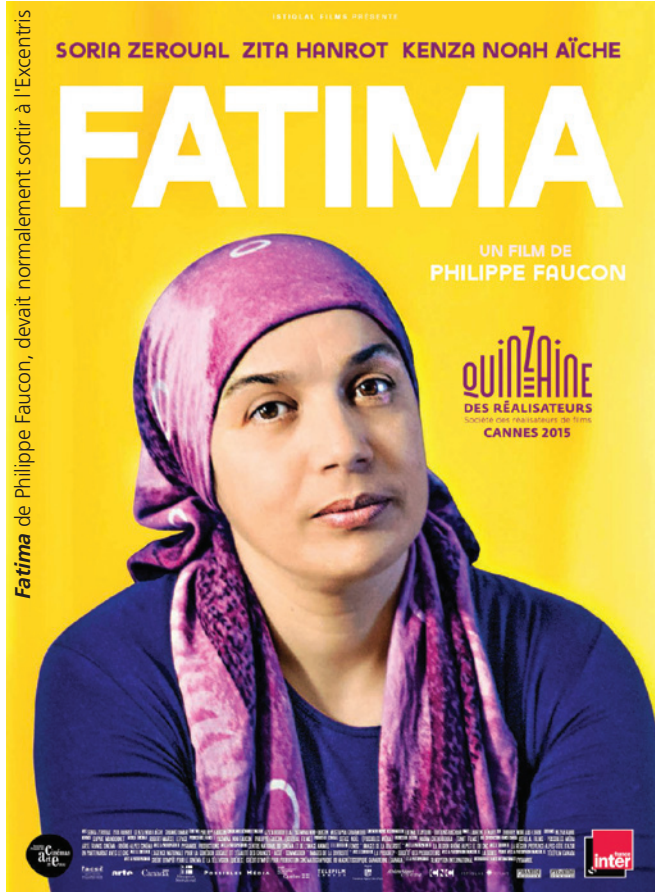
CHARLES-HENRI RAMOND

Le 24 novembre dernier, un communiqué de presse laconique officialisait une nouvelle que plusieurs entrevoyaient déjà depuis quelques mois : incapable de trouver la rentabilité, le complexe Excentris de Montréal fermait ses portes, avec effet immédiat. Manquant de « gros titres » pour trouver l'équilibre et pour ainsi continuer leur mission, les trois salles du boulevard Saint-Laurent se retrouvaient « temporairement » fermées, en attente de trouver des solutions pérennes.

Véritable onde de choc dans le milieu, cette réalité – symbolique d'un malaise profond qui dure déjà depuis bien des mois – se révélait d'une brutalité aussi frappante que la décision semblait

irrémédiable, malgré les espoirs de possible redressement formulés en toute fin de communiqué. Immédiatement, certains ressortirent des placards leurs plus sombres prémonitions faites à la suite de la réouverture du fameux complexe, en 2011, tandis que d'autres appelaient de tous leurs vœux quelques projets, soi-disant peu gourmands en subventions, de nouveaux lieux de diffusion et présentés comme des recettes gagnantes, mais dont la viabilité à long terme n'a jamais fait l'objet de démonstrations convaincantes.

Trois mois plus tard, en l'absence de propositions pour qu'une réouverture soit envisageable, des questions demeurent. Quelques supputations ont émergé pour apaiser les cœurs gros, notamment



Fatima de Philippe Faucon, devait normalement sortir à l'Excentris

celle soulignant une possible implication de la Cinémathèque québécoise dans la diffusion de primeurs. À peine deux semaines après ce coup dur, des salles de région tiraient à leur tour le signal d'alarme, se plaignant de ne pas avoir suffisamment accès aux productions populaires des gros distributeurs pour pouvoir assurer leurs arrières. Et fin décembre, on apprenait que le projet du Théâtre de la Petite-Italie, café bar-cinéma situé au nord de Montréal – l'une des recettes gagnantes évoquées plus haut – ne recevrait finalement pas le soutien institutionnel tant espéré pour enfin voir le jour. En une fin d'automne morose, les problèmes de diffusion des salles indépendantes se concrétisaient aux yeux de tous.

S'il est encore trop tôt pour mesurer les conséquences réelles de l'arrêt d'Excentris, force est de constater que le marché de la distribution au Québec vit des jours sombres. Malgré le courage et la détermination de certains exploitants combattifs et malgré le projet pilote Panache, financé en partie par la SODEC, dont l'objectif est d'aider le cinéma indépendant à trouver des écrans en région, peu de solutions sont sur la table pour contrer les mutations profondes qui affectent le cinéma en salles. Encore que, s'il faut tirer la sonnette d'alarme, nous serions prudents de restreindre nos alertes à l'endroit des distributeurs indépendants alors que ce sont eux qui sont les plus intimement associés à la diffusion des cinématographies nationales. Avec la disparition de l'Excentris, ils viennent de perdre l'une des rares vitrines qui leur restaient.

Au fil des ans, une relation de complicité s'était établie entre les artistes, les professionnels et le cinéma Parallèle, l'organisme

qui gérait l'Excentris. Ces liens étroits entre communautés interdépendantes donnaient leur chance à des œuvres dont personne ou presque ne veut plus: l'an dernier, les films d'Antoine Godin, de Félix Dufour-Laperrière; par le passé, ceux de Ouellet, Côté, Delisle et tant d'autres. Il en va de même pour les documentaires québécois. De la trentaine de longs métrages sortant annuellement, l'Excentris en prenait plus du quart sous son aile, en exclusivité. Même limitées, ces présentations permettaient aux films d'exister, ne serait-ce que quelques jours au printemps. Qu'en sera-t-il dans les mois qui viennent?

Trois salles en moins, cela semble peu, c'est pourtant énorme dans le contexte actuel du centre-ville de Montréal, sans oublier les répercussions sur les autres régions qui bénéficient souvent des films après qu'ils aient été lancés dans la métropole. Certes, on peut croire que le Centre Phi, le Cinéma du Parc, le cinéma Beaubien ou même la Cinémathèque québécoise, si elle s'engage dans cette voie, se répartiront une partie des sorties de ces « petites vues » d'auteur. Mais bien qu'elles soient déjà rompues aux jongleries imposées par des horaires chargés, et en dépit de la volonté générale de ne pas laisser tomber le cinéma d'auteur, ces salles et leur dizaine d'écrans ne pourront pas absorber l'intégralité des sorties jadis assurées par l'Excentris sans qu'il y ait de conséquences directes sur la carrière des films. Déjà peu montrés, ils risquent de voir leurs séances encore restreintes, d'avoir encore moins de portée médiatique, eux qui sont déjà largement ignorés des médias, et donc de générer moins de public au guichet. De moins en moins de salles pour de plus en plus de films. Et en matière de cinéma québécois, à quoi sert de produire autant si l'on ne sait pas montrer correctement?

En plus d'avoir mis au chômage une bonne quinzaine d'employés, cette fermeture a brutalement exposé sur la place publique une évidence quant au modèle économique que sont obligées d'appliquer les salles de cinéma de répertoire. Leur survie, ou au moins la continuation de leur mission essentielle, ne tient désormais plus qu'à leur capacité de pouvoir présenter des films porteurs, capables de rentabiliser les propositions audacieuses, mais peu rentables. À vrai dire, on s'interroge sur la viabilité de ce modèle. Jusqu'à quand un cinéma indépendant aura-t-il la possibilité de présenter une production à fort potentiel pour soutenir la diffusion d'un documentaire canadien? En des termes plus clairs, et pour prendre un exemple récent, combien de temps encore les *Hateful Eight* de ce monde permettront-ils aux *Ninth Floor* d'être présentés? Au Québec, entre 2003 et 2013, la fréquentation des salles de cinéma a chuté de 30%. En moyenne, toujours en 2013, le taux de remplissage d'une salle de cinéma se situe aux alentours des 10%. Des chiffres inquiétants qui viennent raviver une question de plus en plus présente dans les esprits: y a-t-il un avenir pour le cinéma d'auteur en salles?

La problématique s'avère complexe et elle dépasse largement les statistiques, car outre un net déclin de la curiosité des spectateurs et un rabougrissement de la cinéphilie de masse constatable, entre autres, par le désintérêt de nos télévisions généralistes envers le cinéma d'auteur, le noir et blanc et la version sous-titrée, le statut de festival permanent, acquis par Montréal et entretenu par les institutions, impose une pression de plus en plus forte sur

Photo : Première du film *Letters from Pyongyang* à l'Excentris



les salles de cinéma. Obligés de se démarquer dans un océan de festivals devenus aussi concurrentiels que complémentaires, les organisateurs des plus fréquentés d'entre eux, les RVCQ, Fantasia, FNC et RIDM, n'ont eu d'autre choix que de rajeunir leur image de marque en optant pour un « spectacle » diversifié qui va bien au-delà du simple mandat de présenter des films. Un tournant marketing que n'a jamais réussi le FFM d'ailleurs, engoncé de plus dans une programmation pas toujours à la hauteur.

Faisant preuve d'une forte créativité, les festivals puisent dans toute la pluralité du divertissement pour pouvoir attirer une clientèle éclectique et prête à dépenser sans trop compter. Dans ce modèle renouvelé, les arts de la table, l'alcool, la musique, les soirées allumées, les prestigieuses leçons de cinéma et autres microévénements rassembleurs prolongent l'expérience du cinéophile, tout en lui permettant de partager son agrément sur les réseaux sociaux, devenus des alliés promotionnels indispensables. Associés à la viabilité de ces énormes happenings, les films, au demeurant de plus en plus nombreux et diversifiés, ne jouent plus l'unique rôle attractif qu'ils avaient il y a encore peu de temps. Le cinéma n'est donc plus que l'une des nombreuses composantes de la ferveur festivalière.

Si l'audace de ces grands-messes cinéphiles semble porter ses fruits, du moins si l'on en croit les organisateurs, on peut cependant se questionner sur leurs impacts et, en particulier, sur les changements qu'ils imposent sur le mode de consommation du cinéma en salles. Car si les festivals présentent des aspects pratiques indéniables, ils modifient également la routine cinéophile traditionnelle en plongeant les images en mouvement dans une spirale événementielle dont on ne peut plus sortir. C'est peut-être là que le jeu pervers de cette situation totalisante, presque totalitaire, aura sans doute l'impact le plus notable sur les habitudes de la distribution des films en salles, sans négliger qu'avec leurs nombreuses « grandes premières », souvent plusieurs semaines avant la sortie commerciale du film, les festivals demandent aussi au distributeur de savoir défendre des campagnes promotionnelles dissociées et donc coûteuses en ressources. Faisant face à ce modèle festif, les salles devront-elles remodeler en profondeur pour survivre et revoir leur schéma centenaire ?

Pour certaines d'entre elles, la réponse est claire, presque entérinée. Des moyens alternatifs pour attirer le public voient le jour. Rétrospectives d'auteurs marquants, projections spéciales, remise au goût du jour des grands classiques grâce à la présentation d'œuvres restaurées, séances accompagnées de rencontres avec les artisans, voilà quelques moyens parmi d'autres pour renforcer l'événement-cinéma. Une sensation de « festival permanent » (ce statut qu'on a tant reproché à l'Excentris de ne pas avoir) qui semble devoir se généraliser pour que le grand écran résiste encore un peu aux mutations profondes qui secouent actuellement l'industrie. Sans oublier la diffusion en VOD, comme l'avait tenté le partenariat Excentris/ONF, au début de 2014, sans que l'on ait eu vraiment le temps d'en mesurer ni l'intérêt ni les résultats. Certes, ces changements dans la présentation du cinéma sur grand écran permettent d'offrir au spectateur une expérience plus conviviale, entretenant ainsi la passion envers un septième art conçu avant tout comme spectacle populaire.

Excentris, vaine tentative fortement subventionnée, a vu son destin plombé en partie par sa programmation, mais aussi, et surtout, par diverses raisons dont les ramifications sont complexes (et connues de quelques initiés dont nous ne faisons pas partie). Sa déchéance restera comme un stigmate dans le domaine de la diffusion du cinéma d'auteur en salles, appelant avec elle plusieurs questionnements sans que l'on puisse vraiment savoir de quoi sera fait l'avenir. Jumelage avec la VOD ? Programmation de type festival permanent ? Quelle que soit la solution, les chances de survie du cinéma d'auteur sur grand écran ne passeront, à notre avis, que par l'ajout de salles supplémentaires exclusivement dédiées au cinéma de répertoire d'ici et d'ailleurs et par l'accroissement du soutien institutionnel. Créer des espaces de diffusion et maintenir ceux qui sont existants : la tâche semble insurmontable en ces temps d'austérité et de rigueur. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : le cellulaire ne remplacera jamais l'image de grand format. Mais on sait également qu'à Montréal ou en région, on ne peut plus perdre d'écrans supplémentaires, sous peine de voir les cinématographies nationales et de répertoire – déjà fragiles – en payer très cher les conséquences. Si l'on dit que c'est dans les périodes de grand bouleversement que l'on doit faire preuve de créativité, alors, les temps sont venus de le démontrer. ☺